

Entretien avec Marcel JEANPIERRE

Traduction en français des pages 24 à 27 de la revue 10 du Stève dès Boûs

L'amusement

C'était tout un plaisir quand on était jeune homme d'aller à toutes les fêtes de village. On allait à pied ou à vélo jusqu'à bien loin. Cela ne nous faisait pas peur. On allait dans tous les endroits. On se cotisait même pour prendre le taxi MARQUET de TROIS-PONTS pour nous conduire plus loin à BEHO ou dans les cantons de l'Est. Le mieux de tout, c'est que le taxi nous attendait jusqu'à la fin du bal.

A WANNE, on jouait aux quilles au café MILBERS. Les NOËL et les THOMAS de LOGBIERME ou bien SANDRE de LA VAUX étaient des champions difficiles à battre. Le lundi de la fête, c'était le jour des morts et les familles se rassemblaient après messe dans les maisons. Le mardi, c'était bal musette.

Je suis né à AISOMONT dans votre maison (maison Jules HURDEBISE-GRAFF). Puis de 1927 à 1933, on déménagea vers WANNE dans une maison MILBERS. Et en 1933, on revint vers AISOMONT dans la maison actuelle. On acheta la maison en rente viagère avec Joseph GROSJEAN (dit Pascal). Joseph habitait avec nous. Il occupait la chambre de devant et on disait « la chambre du vieux Joseph ». C'était un tout brave homme. Il mourut en 1960. Il avait 86 ans. C'était Julien et Maria LEGROS qui demeuraient dans la petite maison de MARLY qui avaient arrangé la transaction.

Quand j'étais enfant, je fus très malade. J'étais pris des bronches. Une femme de TROIS-PONTS, Adolphine PETIT venait toutes les semaines pour mettre des ventouses. Heureusement qu'elle était là car elle me faisait beaucoup de bien.

Pendant la semaine, on jouait aux cartes, au « match »¹.

Chez Théodore LACAÏLLE, ils jouaient tous les jours. Mais on jouait aussi chez le vieux SCHMITZ, chez Julien et Alphonse LEGROS. Félicien SCHMITZ de HENUMONT organisait même des concours à WANNE pour toute la paroisse.

¹ Le match était un jeu de cartes régional qu'on ne joue plus aujourd'hui

LIÈGE

Avec le train, on allait facilement à LIEGE. J'y allai quelques fois. Mais j'eus une mauvaise blague une de ces fois-là. Un français vint s'asseoir à notre table pour prendre un verre. J'étais avec BAHIM et René THONUS. Le français vendait des beaux fins souliers et un pull-over bon marché. Je les achetai puis les laissai à une femme, dans une attraction, qui me donna un numéro. Mais le soir venu, quand je voulus aller les reprendre, le français était passé avant moi. Il avait retenu le numéro.

Mon papa était une fois sur les quais avec le bourgmestre de WANNE Joseph WINANDY. Tout d'un coup, il tomba sous le train. Les gens dirent « aie, aie, aie quelle affaire. Il y a Joseph JEANPIERRE qu'est tué ». Mais mon papa eut de la chance. Le train passa et il se releva comme si rien ne s'était passé.

Mon papa travaillait aux chemins de fer et il se levait très tôt. Un jour en descendant à TROIS-PONTS, il suivait une jeune fille. Il marchait plus vite qu'elle mais il ne l'avait pas encore reconnue qu'un homme sauta des champs pour agresser la jeune fille. Mon papa courut pour les rattraper et l'homme repartit vers les champs. Ils n'ont jamais su qui c'était.

La femme était l'épouse d'Albert JEANPIERRE de CHAMPS-DES-PIERRES qui prenait le train pour aller coudre à HERVE.

Comment on devient fermier

Je faisais le facteur mais un jour, je me plaignis à mon père pour avoir des bottes. Mon papa voulait que je rentre aux chemins de fer, mais je voulais être fermier. Un jour, mon papa m'envoya pour me présenter pour un emploi aux chemins de fer et je devais descendre à TROIS-PONTS avec Joseph THONUS et André DELVENNE de WANNERANVAL. « On verra bien si tu n'iras pas » dit mon papa. Mais je me fis deux, trois tartines et j'allai me cacher dans les bois jusqu'au soir.

Quand les autres repassèrent, mon papa demanda « Où est le gamin ». Bien sûr les autres ne m'avaient pas vu. Quand je rentrai, mon papa demanda « où étais-tu ? ». J'ai été mangé mes tartines. Je veux des vaches. On acheta deux vaches et on n'en parla plus.

Des fiançailles pour un litre de « pékèt »

Je me suis marié en 1955 à REHARMONT (Commune de LIERNEUX) avec Marie-Thérèse THONON dite « Mimie » de ce village. Mais les débuts de la relation avec elle furent cocasses. C'était la fête à TROIS-PONTS. J'étais avec Jean ANTOINE. Les sœurs THONON étaient sur un banc chez LAMBERT. Elles attendaient le taxi pour remonter. Je vins me mettre devant elles. « On irait bien à REHARMONT ».

Mimie dit « Tu n'es pas capable. Je parie un litre de pékèt ».

Le dimanche d'après, j'étais descendu à TROIS-PONTS à moto et je tombai sur Jean ANTOINE « Je vais à la fête à MOULIN DU RUY » (sous-entendu, tu viens avec moi ?). Non, dit Jean, on doit aller à REHARMONT chez les filles THONON. Elle t'a dit qu'elle paierait un litre. Et ils y sont allés. Tu vois, quand cela doit arriver. J'allai à REHARMONT et je n'en sortis jamais.

Un peu plus tôt, que j'étais avec mon oncle François GROSJEAN des AVENANTERRES (lieu-dit à proximité de REHARMONT), on croisa les THONON avec un char de foin. « Voilà les femmes qu'il te faudrait » dit-il. Je ne pris pas attention. Ce n'était pas encore l'heure.

Prosper LEMAIRE et Guillaume TOMBEUX

J'allais à la chasse avec Alphonse CHARLIER et on repassait toujours chez Prosper LEMAIRE à CHAMPS-DES-PIERRES. Je devins camarade avec Prosper. Il faisait la ferme avec son frère Alphonse sur quatorze hectares. Ils avaient sept ou huit vaches. Alphonse n'était pas un homme facile, notamment avec son frère.

Tous les vendredis, Prosper descendait à la foire (aux bestiaux) à TROIS-PONTS avec son cheval et sa charrette que j'ai toujours sur le fenil. Il lui fallait sa bouteille de pékèt. Mais son frère ne voulait jamais rien lui donner. C'était Alphonse qui tenait la bourse et le pauvre Prosper n'avait rien à dire.

Un jour, pendant la guerre, on se cachait avec mon frère Gilbert et on passa près de la ferme des LEMAIRE. On vit des belles pommes et on voulait en cueillir pour avoir à manger. Et Alphonse ne tira-t-il pas sur nous ! Une autre fois Alphonse tomba malade et Prosper lui fit un lit dans la chambre avec de la paille. Mais le lendemain matin, il était mort. Prosper fit la besogne (les soins aux animaux) et déjeuna. Ensuite, il alla trouver son voisin Guillaume

TOMBEUX pour annoncer la nouvelle. Prosper fut beaucoup plus heureux par la suite, même si c'est malheureux à dire.

Guillaume TOMBEUX habitait un peu plus bas, sur une ferme également. Il avait marié la sœur de mon papa, Marie JEANPIERRE. Il chantait aussi des belles chansons en wallon. C'était aussi un bon camarade et on se voyait souvent à la soirée ici ou là. Un jour, il arriva à la maison et il dit que je devais descendre tout de suite au CHAMPS-DES-PIERRES. Je me demandais pourquoi. C'était Prosper qui voulait me voir. « Je sais que Joseph GROSJEAN a été bien chez vous. Me prendriez-vous si j'étais malade ? » dit-il. Bien sûr, on ne pouvait mal de le laisser en plan. Et son idée était de nous vendre la ferme. Ce fut pour nous une belle occasion. Même si je « m'arèdja tot ² pour nettoyer les pierres qu'il y avait sur les champs. Le nom du village était bien mérité. Prosper chantait aussi et il jouait de l'harmonica. Il jouait notamment la maclotte de HABIEMONT. Même s'il était très handicapé, il était toujours de bonne humeur et il aimait bien raconter des blagues.

² arèdja du verbe arèdji est difficile à traduire en français. On pourrait dire se détruire, se casser, souffrir, se faire du mal.